

en France pour en tirer des secours qu'on ne lui fournissait presque jamais tels, à beaucoup près, qu'il les demandait. La Cour ne se mêlait point de la Nouvelle-France et laissait faire des particuliers dont les vues étaient bornées, qui n'avaient point d'autre objet que leur commerce, qui ne songeaient qu'à remplir leurs magasins de pelletteries, s'embarassaient fort peu de tout le reste, ne fesaient qu'à regret les avances pour l'établissement d'une colonie qui ne les intéressait que fort peu et ne les fesaient jamais à propos. M. le Prince croyait beaucoup faire en prêtant son nom : d'ailleurs les troubles de la régence qui lui coûtèrent sa liberté, et les intrigues qu'on fit jouer pour lui ôter le titre de vice-roi, et pour faire révoquer la commission du maréchal de Thémises à qui il avait confié le Canada pendant sa prison ; le défaut de concert entre les associés ; la jalousie du commerce qui brouilla les négociants entre eux, tout cela mit bien des fois la colonie naissante en danger d'être étouffée dans son berceau ; et l'on ne saurait trop admirer le courage de M. de Champlain qui ne pouvait faire un pas sans rencontrer de nouveaux obstacles, qui consumait ses forces, sans songer à se procurer aucun avantage réel et qui ne renonçait pas à une entreprise, pour laquelle il avait continuellement à essayer les caprices des uns et la contradiction des autres. (1)

Cependant Champlain et les deux Pères Récollets n'ayant pu rien obtenir des marchands ni par la persuasion ni par la prière, reprirent courageusement le chemin du Canada. A peine étaient-ils en pleine mer qu'une épouvantable série de coups de vents vint battre leur navire en tous sens, et pendant une traversée de trois longs mois, ils se trouvèrent presque chaque jour entre la vie et la mort. Ce fut presque par miracle qu'ils arrivèrent enfin à Tadoussac le 14 juin 1617. Mais leurs épreuves étaient loin d'être finies. Au moment de leur retour, la colonie se trouvait prise par la famine, de sorte qu'après avoir échappé à grande peine aux mille dangers de la mer, ils pensèrent, comme dit M. Faillon, succomber à la famine et à la maladie que la disette engendra à Québec.

On ne comprend pas, ajoute M. l'abbé Faillon, comment la compagnie pouvait abandonner ainsi cinquante à soixante personnes qui formaient alors la population de la ville et les laisser ainsi presque sans moyen de subsister, car l'arrivée des barques qui venaient de France "ne leur donna pour tout rafraîchissement," suivant le frère Sagard, "qu'une petite barrique de lard qu'un homme seul porta sur son épaule depuis le port jusqu'à l'habitation, de manière qu'avant la fin de l'année, ils tombèrent presque tous malades d'une certaine espèce de maladie qu'ils appelaient le mal de la terre et qui les rendait misérables et languissants." (2)

La situation devenait intolérable. Champlain n'attendit pas l'hiver et se hâta de repasser en France, accompagné cette fois du Père Dolbeau, qui se flattait d'obtenir un secours devenu si nécessaire en dépeignant d'une manière plus touchante l'état précaire de la colonie. "Malheureusement il eut affaire avec les mêmes esprits et toujours aussi mal disposés au bien, rapporte le Frère Sagard, et par conséquent il n'y fit rien davantage que de perdre ses peines, et s'en retourna en Canada aussi mal satisfait de ces messieurs que l'avait été le Père Joseph Le Carron." (2)

Champlain, de son côté, n'avait cessé de demander des laboureurs qui vinsent peupler et défricher la Nouvelle-France pour soulager ainsi la Compagnie de ce tribut annuel que lui imposait le devoir impérieux, trop souvent mal rempli, de nourrir les colons.

Mais les marchands firent la sourde oreille à ces propositions si sages qui auraient assuré l'existence et l'avenir du pays. La colonisation n'était pour eux qu'une affaire purement secondaire, et il importait très peu à ces Calvinistes avarés et rapaces que la religion catholique fût prêchée ou non et que les colons mourussent même de faim et de misère, pourvu que leurs barques rentrassent, chaque année, dans les ports de la Rochelle chargées à plein fond des fourrures du Nouveau Monde.

PAUL STEVENS.

(A Continuer.)

*Je connais des dévots qui ne sont pas meilleurs que les autres hommes. Un tel, qui se confesse, n'est pas meilleur pour cela.*

R. Cela prouve 1<sup>o</sup> ou bien que cet homme n'est pas sincère, ou au moins qu'il est peu éclairé dans la religion, pratiquant l'extérieur, mais négligeant l'esprit, dont on doit surtout s'occuper ;

2<sup>o</sup> Ou bien que sa nature est singulièrement rebelle, puisqu'une influence aussi puissante ne le rend pas meilleur que le commun des hommes ;

3<sup>o</sup> Ou bien (et c'est là le plus probable) que vous ne le jugez pas avec impartialité et que vous êtes injuste pour lui.

Les chrétiens, remarquez-le bien, ne cessent pas d'être hommes parce qu'ils sont chrétiens. Ils conservent la faiblesse, l'inconscience de notre pauvre nature humaine, que le péché a si fort corrompue ; leur conduite, dès lors, n'est pas toujours en accord avec leurs principes, avec leurs désirs, avec leurs résolutions.

Mais si la religion ne corrige pas tous les défauts de caractère, si elle ne détruit pas entièrement et de suite toutes les imperfections, du moins elle les diminue, elle les détruit peu à peu. Elle ordonne sans cesse de les combattre ; elle offre des moyens très simples et très-puissants pour devenir non-seulement bon, mais parfait autant que l'humanité le comporte. Voyez les saints ; voyez saint François de Sales, saint François Xavier, saint Vincent de Paul, c'étaient de vrais chrétiens, rien de plus !

Aussi les âmes droites et courageuses qui usent de ces moyens se corrigent-elles promptement, et finissent-elles par devenir meilleures, puis bonnes, puis excellentes.

Ce qui est certain, c'est que la plupart de ceux qui crient contre les dévots, les trois quart du temps sont dix fois plus mauvais qu'eux ; "ils voient la paille dans l'œil de leur voisin, et ils n'aperçoivent pas la poutre qui est dans le leur."

*La religion ne peut que rendre meilleur. Celui qui a des défauts, tout en étant chrétien, aurait ces mêmes défauts, et plus forts encore, s'il ne l'était pas.*

Et, de plus, il aurait le très-grand et très-capital défaut que vous avez, vous qui le blâmez d'être religieux : de ne pas rendre à Dieu le culte d'adoration, de prière et d'obéissance qu'il exige de tous les hommes.

(1) Charlevoix.

(2) Sagard, Histoire du Canada.